Nouvelle-Orléans, juillet 1919.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois

SOMMAIRE

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance, Le Numéro, 25 Cents.

Siège Social 1009 de la Bâtisse de la Banque Hibernia, Nouvelle-Orléans.

Nouvelle-Orléans, juillet 1919.

COMPTES RENDUS
— DE —
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane.
2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;
3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 27 avril 1919.

Grâce à l'amabilité de M. et Mme Jules Mazerat et de Mlle Sélika Mazerat l'Athénée a pu faire de sa réunion d'avril une fête littéraire et artistique. Dans les spacieux et beaux salons de nos hôtes se pressaient les fidèles de notre société qui s'étaient empressés de répondre à notre invitation.

En quelques mots, M. Rouen ouvre la séance et rappelle les nombreux deuils qui ont tout récemment frappé beaucoup de nos membres. La partie littéraire de la soirée étant entre les mains de notre distingué collègue, M. Victor Jose Velasquez, l'Athénée savait qu'une heure des plus agréables lui était reservée. En effet, notre conférencier a été fort intéressant et nous a fait voir, avec son esprit accoutumé, "les Coutumes du Mexique." Nous espérons pouvoir publier cette conférence afin que nos lecteurs puissent en juger les mérites.

Le côté musical de la fête avait été préparé par Mlle Sélika Mazerat, qui comme d'habitude, a su nous obtenir des artistes qui se sont fait chaleureusement applaudir dans les morceaux suivants: 1. (a) "A Jamais" (Mascheroni), (b) "Pour un Baiser" (Tosti); chantés par M. Edwin Jacob, accompagné par Mlle Antonia Soum. 2. (a) "Bonjour Suzon" (Pessard), (b) "Si j'étais Jardiner" (Chaminade); chantés par Mme Delvaille Théard, accompagnatrice, Mme C. L. de Fuentes. 3. (a) "L'Alouette" (Balakireff), (b) "Children's Corner, Op.1" (de Bussy); soli de piano joués par Mlle Clara del Valle. 4. (a) "Mon Coeur s'ouvre à ta voix" (St-Saens), (b) "Le Nil" (Leroux); chantés par Mlle Wilhelmina Pelke, accompagnée par Mlle Soum.

An nom de l'Athénée, M. Rouen remercie tous ces artistes de leur précieux concours et il ajoute des remerciements à M. Velasquez, à M. et Mme Mazerat, à Mlle Mazerat ainsi qu'à tous ceux qui sont venus à la séance, puis il prie les invités de passer à la salle à manger prendre des rafraîchissements.

Séance du 23 mai 1919.

L'Athénée a eu sa dernière réunion de l'exercice 1918-1919 dans les somptueux salons que Mlle Grace King avait aimablement mis à notre disposition. Un nombreux auditoire d'élite témoignait encore une fois que beaucoup d'amis de notre société acceptaient son invitation de venir passer une soirée littéraire et artistique.

Sous la présidence de M. Rouen, la fête s'ouvre; puis il présente le conférencier du jour, M. le professeur A. Marin La Meslée qui nous fait une causerie vivement intéressante et y ajoute de nombreuses projections qui font voir tous les détails de son sujet: "Le Monument de la Grande Armée" Notre public pourra conserver cette conférence car nous la publierons dans notre prochaine livraison.

Mlle King avait eu aussi la bonté de préparer la partie musicale de la séance. Elle a choisi des artistes dont l'art et le talent nous ont fait passer de bons moments. Mlle Marguerite Luria a joué à ravir deux morceaux de Gregh:

"L'Elégie" et "Birdling"; Mme Jacques de Tarnowsky, accompagnée par Mme C. L. de Fuentes a charmé son auditoire en chantant "L'Hymne d'amour" de Massenet, "Si mes Vers avaient des ailes" et "La Marche lorraine". Mlle Clara del Valle s'est fait applaudir par son jeu brillant de ces deux beaux morceaux: "Jeux des Eaux" de Ravelle et "Le Prélude" de Branchet.

M. Rouen termine la fête en remerciant tous ceux et toutes celles qui par leur bienveillance et leur talent nous ont permis de passer une charmante soirée et la séance se terminer avec des rafraîchissements.

EMILE S. ECUYER,

Né à Niort, France, le 29 juin 1849, décédé à la Nouvelle-Orléans, le 8 juin 1919.

Le 8 juin 1919, une pierre tombale s'abaissait pour recevoir la dépouille mortelle d'un homme qui, par sa philanthropie, son zèle, son amabili-

té, sa grande modestie, s'était créé une place enviable dans la colonie française de la Nouvelle-Orléans, et s'était assuré l'estime de tous ceux qui savaient apprécier, à leur juste valeur, la beauté d'âme et toutes les qualités qui en découlent naturellement.

EMILE S. ECUYER, Français de naissance, a vécu longtemps en notre ville; il sut avec un tact parfait, co-opérer à toutes les oeuvres françaises et franco-louisianaises et en même temps prendre une part active à ce qu'entreprenaient, pour le bien public, ses amis de naissance américaine. Son dévouement à l'Union Française, dont il était le président depuis nombre d'années, était admirable et ne cessa que très peu de temps avant sa fin, quand ses forces s'épuisèrent complètement et qu'il se vit forcé d'abandonner un travail ardu qu'il s'était imposé par amour pour cette Société et dans le seul but d'en maintenir l'école gratuite et d'en poursuivre la tâche noble et charitable. Le gouvernement de la République Française lui décerna les "Palmes Académiques", juste récompense pour tout ce

qu'il avait fait pour la cause française en Louisiane.

L'Athénée Louisianais, dont il était membre depuis 1908, lui est redevable de mille bontés. Notre Société perd en lui un ami fidèle et dévoué sur lequel elle pouvait compter en toutes occasions. En déposant quelques fleurs sur sa tombe, ses collègues de l'Athénée ont exprimé, avec leurs profonds regrets, le voeu que son exemple lui survive et que ceux qui seront appelés à suivre la route si droite qu'il avait tracée, se souviennent de son modeste désintéressement en toutes choses et de l'enthousiasme qui s'emparait de lui dès qu'il s'agissait de mener à bonne fin une oeuvre charitable ou utile.

Cet humble hommage à la mémoire de notre regretté collègue est offert à sa famille éplorée par le Président de l'Athénée Louisianais au nom de tous ses membres.

Bussière Rouen.

EDOUARD JOSEPH FORTIER.

"Qualis Pater, Talis Filius". L'hérédité se manifeste de façon plus frappante chez ceux qui se consacrent aux lettres et à l'enseignement. Dans plusieurs cas la Providence a voulu perpétuer et très souvent compléter l'oeuvre de certains universitaires en leur envoyant des enfants qui ont été dignes de parachever le travail de leurs illustres pères. Chez ces enfants la voix du sang parle impérieusement. Marqués dès leur naissance du sceau de l'intellectualisme ils accomplissent leur tâche avec la même vigueur intellectuelle et le même esprit de probité et de persévérance dont étaient doués ceux auxquels ils succèdent. Le sang qui coule dans leurs veines ne saurait mentir. Ils portent avec dignité et honneur le grand nom dont ils ont hérité.

Edouard Joseph Fortier était de ceux-là. L'Implacable Faucheuse l'a, hélas, moissonné à la fleur de l'âge et alors qu'une carrière brillante et rémunératrice lui semblait assurée. Il n'avait que trente-cinq ans au moment où la mort

le surprit brusquement au milieu de ses travaux, mais il s'était cependant déjà fait connaître fort avantageusement dans le monde universitaire américain et il s'apprêtait à donner la pleine mesure de son talent de jeune historien et d'écrivain lorsqu'un mal foudrayant mit court à son existence si utile à la cause de la perpétuation des lettres françaises aux Etats-Unis.

Il était bien le digne fils d'Alcée Fortier, dont le nom seul évoque spontanément tout un passé de labeur illustre et dont les oeuvres, plus que celles d'aucun autre écrivain, auront fait connaître au monde entier la "douce Louisiane", comme il aimait à l'appeler, ses origines historiques, son fastueux régime colonial et le rôle important qu'elle a toujours joué parmi les Etats de la grande nation américaine. Il était donc naturel que dès qu'il eut terminé ses études, Edouard Joseph Fortier, se sentit irrésistiblement entraîné vers la carrière du professorat. Son illustre père lui en avait tracé le chemin, et quoiqu'il savait que le parcours en serait parfois bien pénible et hérissé d'obstacles de tous genres, Edouard Joseph Fortier n'hésita pas à s'y

engager. Il avait en lui cette foi inébranlable et cet esprit de détermination qui avaient aidé son père maintes fois à triompher des plus grandes difficultés. Les lettres pour lui étaient un véritable sacerdoce. Il y consacrait toute sa jeune et vitale énergie et se reprochait les quelques instants où il n'était pas entouré de ses compagnons les plus chéris ses livres. Dans le domaine de la philologie il avait déjà fait de savantes recherches et ses écrits sur la bibliographie louisianaise lui avaient valu les éloges des maîtres contemporains les plus illustres en travaux intellectuels de ce genre.

Ses cours de français, à l'Université Columbia, où il s'était créé de nombreuses, et précieuses amitiés, étaient suivis assidûment par la jeunesse américaine qui avait à coeur, plus que jamais, en vue des événements récents et du rôle glorieux qu'y a joué la France, de boire aux sources intarissables de la littérature française. Comme son père, le professeur Edouard Joseph Fortier, possédait éminemment le don de faire apprendre et de faire apprécier par ses élèves les merveilleuses créations des génies littéraires

français. On s'empressait de l'écouter, car on savait que ce qu'il disait était le résultat de travaux sérieux et d'études approfondies. L'habitude du travail était chez lui une autre qualité héréditaire. Dans le monde des lettres françaises en Louisiane le nom de Fortier sera toujours synonyme de "labeur" et de "probité". Edouard Joseph Fortier apportait à sa tâche quotidienne le même esprit de haute intégrité, et de travail assidu qui animait son père. Il ne peut en être différemment d'un Fortier. De père en fils ils ont toujours été des piocheurs.

Ce fils qui avait tant hérité des qualités paternelles s'apprêtait à terminer un abrégé français de l'Histoire de la Louisiane écrite par son père au moment où la mort le frappa. Il est à regretter que ce travail n'ait pu être achevé. Le monde universitaire le réclamait. Nul n'était plus désigné pour l'entreprendre et le mener à bonne fin que le regretté fils de l'éminent historien de la Louisiane. Il apportait à cette tâche les mêmes qualités de scrupuleuse exactitude et d'énergie inlassable qu'il tenait de son père.

Comme tous les gens de vrai mérite et de talent incontestable, Edouard Joseph Fortier était un modeste et un réservé. Il était doué physiquement et moralement pour le professorat. Il en avait tout à fait le tempérament. Le travail qu'il avait déjà accompli portait bien l'empreinte d'un Fortier. Il marchait admirablement sur les traces de son père et déjà à l'époque prématurée à laquelle la mort le ravit on pouvait dire de lui sans crainte de se tromper: "Qualis pater, talis filius". C'est là son plus bel éloge.

Les décrets de la Providence sont insondables. On ne peut que s'y soumettre. La mort d'Edouard Joseph Fortier créera dans le domaine des lettres en Louisiane et dans le monde universitaire français aux Etats-Unis un très grand vide. Sa famille et ses amis ne seront pas les seuls à le pleurer. La Louisiane entière, à laquelle il était toujours resté si profondément attaché, ainsi que tous ceux qui s'intéressent aux fastes de notre histoire coloniale et américaine déplorent la disparition de celui, qui par ses origines et son talent personnel, était tout indiqué pour

occuper un jour parmi les universitaires américains la place marquante de son illustre père. "Qualis pater, talis filius."

André Lafargue.

Gazettes rimées.

L'Athénée Louisianais a été honoré par la réception de gazettes rimées populaires en style "poilu", dues à la plume de M. Léon Moissenet, petit-fils du docteur Beugnot, le mari de notre très regrettée amie, Mme Aimée Beugnot. M. Grima, le poète de notre société, les a trouvées fort bien et pense qu'elles plairont aux lecteurs de nos Comptes Rendus.

LA REPONSE DE WILSON.

Air de "Sur le Quai de La Fermille".

I.

D' son palais de Berlin
    L' Kaiser des All'mands
    Faisant le Charmant,
Disait d'un air calin,
Aux Alliés qu' approchaient du Rhin
    F'sons la paix, l'armistice!
    F'sons la paix, l'armistice!

Serrons nous les mains!
Faut qu' la guerr' finisse
Pas plus tard que d'main!
Et surtout! Soyez humains!
Mais le Boche ne disait pas la vraie vérité!
Car, son fameux traité,
Il voulait l' déchirer sitôt daté.

II.

Mais l' Président Wilson,
L' Président pratique
D' la libre Amérique,
Répondit d' Washington:
L' moment n'est pas venu! Ah mais non!
"Car la paix! l'armistice!
"Car la paix! l'armistice!
Pour qu' nous les fassions,
"Faut un sacrifice!
"Faut sans discussions!
"Livrer Berthas, canons, avions!
Car, vieux Boche, si nous t' laissions les ramener sur le Rhin
"Derrièr' leur mur d'airain
"Tu n' nous accorderais jamais plus rien!

III.

Puis l' Président Wilson,
Après cett' réplique
Si catégorique,
Ajouta sans façon:
C' n'est pas avec toi que nous trait'rons!
"Car la paix! l'armistice!
"Car la paix! l'armistice!

"Il nous faut quelqu'un
"Qui les garantisse,
"Et pour sûr, vieux Hun!
"Tu n' seras jamais ce quelqu'un!
Car, vieux Boche, ta race et toi vous mentez si bien,
"Comme tout vrai Prussien,
"Qu'avec vous, nous n' pourrions compter sur rien!

IV.

"Enfin! n' comprends tu pas!
"Partout tu nous pilles!
"Et tu nous torpilles!
"Et c'est à c' moment là
"Que tu voudrais qu'on s' jette dans tes bras!!
"Pas de paix! d'armistice!
"Pas de paix! d'armistice!
"Et pas de pitié!
"Il faut qu' t' maudisse
"Ton peupl' tout entier!
"Et qu' vous tous soyez châtiés!
"Donc, vieux Boche, les Alliés continueront l' combat,
"Tant qu' vous n' vous rendrez pas
"Sans phrase, et qu' vous n' serez pas tous à bas!!

LES OFFENSIVES et LA VICTOIRE en 1918.

Gazette rimée sur un vieil air connu.

I.

L' Kaiser, sentant son peup' flancher
Après quatre ans de guerre,
Commença par nous déclancher
Le Kronprinz de Bavière!
"A Paris" dit-il nous irons!"
La Faridondaine! La Faridondon!
Puis il lança c'lui d' Prusse aussi,
Biribi!
A la façon de Barbari!
Mon ami!

II.

L' premier, sur la Somme, en voulut
Aux amis Britanniques;
Mais il y trouva nos poilus,
Prêts à lui fair' la nique!
On l'arrêta donc sans façon!
La Faridondaine! La Faridondon!
Et l'autre sur la Marne aussi!
Biribi! A la façon de Barbari! Mon ami!

III.

Car l'entent' pour parer le choc,
Avait choisi, pas bête,
Le Généralissime Foch,
Qui n'en f'sant qu'à sa tête,
Nous montra qu'il avait du bon!
La Faridondaine! La Faridondon!
L' Kaiser s'en aperçut aussi!
Biribi! A la façon de Barbari! Mon ami!

IV.

Nos poilus, les Américains,
Les troupes Britanniques
Les Tchèqu's, les Serb's, les Italiens,
Et l'armé' de Salonique,
Lui flanquèrent de fameux coups d' tampon!
La Faridondaine! La Faridondon!
Et l'armé' de Palestine aussi!
Biribi! A la façon de Barbari! Mon ami!

V.

Alors l' Kaiser s' dit! "Du toupet!
Pour ne pas perdre, on triche!
"Lançons un' proposition d' paix!
"Faisons marcher l'Autriche!
Mais Clémenceau, Balfour, Wilson,
La Faridondaine! La Faridondon!
Répondir'nt, la Belgique aussi!
Biribi! A la façon de Barbari! Mon ami!

VI.

Vois donc! le peuple à Ferdinand,
"Maint'nant qu'on le chahute
"Veut la paix et, immédiat'ment,
"Lui fait fair' la culbute!
"Bientôt les Turcs l'imiteront!
La Faridondaine! La Faridondon!
Ton tour pour sûr, approche aussi!
Biribi! A la façon de Barbari! Mon ami!

VII.

Si donc, Kaiser, ta volonté
Nous imposa la guerre,

Tu n'as plus qu'à la supporter!
Il ne faut pas t'en faire!!!
C'est:........à Berlin! que nous trait'rons

VIII.

"Ah! mais non! "s'écria l' Kaiser,
"Je ne lach'rai pas mon trône.
"Je vais plutôt mobiliser
"Jusqu'à mon dernier homme!"
Mais l'Entent', sans émotion!
La Faridondaine! La Faridondon!
Prit Cambrai, Laon, Douai, Lille aussi!
Biribi! A la façon de Barbari! Mon ami!

IX.

Pendant c' temps là, les Turcs à bout!
Obtinrent l'armistice!
Et puis, l'Autriche acceptant tout!
But aussi le calice!
Car Diaz l'avait battue à fond
La Faridondaine! La Faridondon!
Prenant six cent mille homm's aussi!
Biribi! A la façon de Barbari! Mon ami!

X.

Nos poilus s'étaient avancés
Jusqu'à notre frontière!
Et les Boch's étaient entassés
Comm' dans un' souricière!
La Pruss' s' mît en révolution.
La Faridondaine! La Faridondon!
Bavièr'! Wurtemberg, Saxe aussi!
Biribi! A la façon de Barbari! Mon ami!
La Faridondaine! La Faridondon!

Toi par terr'! tes amis aussi!
Biribi! A la façon de Barbari! Mon ami!

XI.

Mais l'Entente avait formulé
Les claus's de l'armistice!
Les Boch's n'eur'nt qu'à les avaler,
Trop contents qu' çà finisse!
Jusqu'au Rhin ils reculeront!!!
La Faridondaine! La Faridondon!
Pour eux la guerr' finit ainsi,
Biribi! A la façon de Barbari! Mon ami!

XII.

Oui! Nous te délivrons, chèr' Sœur!
Chère Alsace Lorraine!
Les petits peupl's y gagnent leur
Unité souveraine!
A l'av'nir, nul ne pourra donc!
La Faridondaine! La Faridondon!
Dir' que nous ayons réussi
Biribi! A la façon de Barbari! Mon ami!

A LA GLOIRE DES CHALUTIERS.
Grand Guerre sous-marine.
LA VICTOIRE DU D'AILLY.
Adaptation de la Vieille Chanson
"LE 31 du MOIS d'AOUT".
(Les deux premières lignes ainsi que la dernière
de chaque couplet doivent être répétées.)

I.

En patrouillant en fin d' journée
Sur la mer Méditerranée
Nous vîm's un sous-marin d'All'magne,
Dont les obus f'saient jaillir l'eau
Tout autour d'un grand paquebot!

II.

Le Capitaine, au même instant!
Fit appeler le lieutenant!
Et lui dit: "As-tu le courage,
Et te sens tu le cœur assez fort!
Pour attaquer jusqu'à la mort!

III.

Le lieutenant, fier et hardi,
Répondit; "capitaine, oui!
"Donnons les ordr's à l'équipage
"Aux soutiers et aux canonniers!
"F'sons voir c' que c'est qu'un chalutier"!

IV.

Présentons nous par notre avant,
Pour qu'il nous touch' moins facil'ment!
Veill' bien à çà, l'homme de barre!
Et tâche aussi à louvoyer,
Pendant qu'on va en envoyer!

V.

Toi, canonnier, fais attention!
Un coup trop court! un coup trop long
Et tâche après de mettr' dans le mille!
Essayons de lui trouer la peau,
Avant qu'il atteigne notre bateau!

VI.

Crach' tes marmit's! salaud d' requin!
Epuis' sur nous ton Saint frusquin!
Pendant c' temps là, les autres se trottent!
Et, pour le sûr, y aura du bon!
Mêm' si tu nous mets par le fond!

VII.

Hardi! garçon! et pressons nous!
Y nous a pas manqué d' beaucoup
Bravo! tu démolis sa pièce!
Bravo! un coup dans son capot!
Le v'la qui fait son trou dans l'eau!

VIII.

Que dira-t-on de lui demain,
En Allemagne et à Berlin,
D'avoir laissé couler sa baille
Par un p'tit chalutier Breton
Lui qu' avait torpilles et canons.

IX.

Buvons un coup! Buvons en deux
A la santé des amoureux!
Buvons un coup à notre France!
A bas! le Kronprinz et le Kaiser,
Qui nous ont déclaré la guer'!

Léon Moissenet.

Les Américains, Défenseurs du droit et de la liberté.

(Suite et fin.)

Dès lors, l'entrée de notre pays dans cette guerre "mondiale" ne fut plus qu'une question de temps. De même que Lafayette avait dit: "Nulle ambition, nul intérêt particulier. Le bonheur de l'Amérique est intimement lié au bonheur de l'humanité." De même, aujourd'hui, nous disons à notre tour: "Nulle ambition, nul intérêt. Le bonheur de la France et de nos alliés est intimement lié au bonheur de l'humanité." ("De Lafayette à Pershing").

Ce fut le 3 avril 1917 que notre illustre Président, Woodrow Wilson, annonça au Congrès l'état de guerre. Du discours qu'il prononça en cette occasion, nous extrayons le passage suivant: "Nous sacrifierons notre vie, notre fortune, tout ce que nous possédons, à un tel devoir avec la fierté de savoir qu'enfin le jour est arrivé où l'Amérique peut donner son sang pour les mêmes principes d'où elle est née, ainsi que pour le bonheur et la paix dont elle a pu jouir.

Dieu aidant, elle ne saurait agir différemment."

Voyons maintenant notre nation à l'oeuvre; tout était à faire. Ce fut magique.

Ces jeunes gens qui, hier encore, ne pensaient qu'au plaisir, les voilà prêts maintenant à défendre, non seulement la patrie, mais l'humanité menacée par le pire ennemi qui fut jamais: l'ennemi de la civilisation et du droit des gens; la démocratie américaine aux prises avec l'autocratie prussienne. Tout ces braves sans exception, sont prêts à sacrifier leur vie sur l'autel du droit et de la liberté; tous, ils sont prêts à quitter parents, amis, pour s'en aller à l'ombre du drapeau, là-bas, bien loin, souffrir et mourir peut-être. Qu'importe! c'est le devoir!

Nous vivons dans un siècle de prodiges, la tâche ardue accomplie par notre pays depuis un peu plus d'un an, en est une preuve irrécusable. Comme dans les Contes arabes, nous voyons notre noble Président, Woodrow Wilson, nouvel Aladin, transformer comme par magie une nation commerciale en une vaste nation guerrière.

Le département de la guerre a déjà envoyé en France près de deux millions d'hommes. Le

département de la marine a créé une force navale imposante, et les manufactures de munitions, d'aéroplanes, les chemins de fer, enfin toutes les forces de la nation sont mises au service de l'Etat, car tous nous voulons la victoire et une paix fondée sur le droit et sur l'équité.

Notre gouvernement a trouvé moyen de vaincre tous les obstacles. Malgré la terrible menace des sous-marins, nos navires emportent chaque jour un nombre incalculable d'hommes, de munitions, de denrées de toutes sortes.

Là ne s'arrêtent pas les merveilles dont nous sommes chaque jour témoins. Si jamais on a douté de la générosité américaine, on en trouve la preuve incontestable dans les sommes colossales que notre gouvernement a dépensées dans le seul but de mener à bonne fin cette entreprise sans précédent dans les annales de l'histoire.

Un poète (Corneille) a dit:

> "Tel donne à pleines mains, qui n'oblige personne
> La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne."

Or, s'il est vrai de dire que l'Amérique donne à pleines mains, il n'est pas moins vrai qu'elle ex-

celle encore davantage dans "l'art de donner."

Mais nous ne donnons pas seulement notre or, nous donnons aussi nos fils. "Que peut-on faire de plus que de donner sa vie pour ses amis," a dit le Christ. Encore un coup, notre pays ne donne-t-il pas plus que sa vie en sacrifiant la fleur de sa jeunesse pour la cause de l'humanité?

Et maintenant, si nous désirons savoir comment se comportent nos jeunes gens sur le champ de bataille, nous n'avons qu'à consulter les journaux. Qu'y lisons-nous? Actions sublimes dans leur simplicité, traits de bravoure et d'héroïsme; cela nous dit assez de quel acier sont trempés nos vaillants soldats. Voici le dernier éloge qui leur a été décerné; il a d'autant plus de valeur qu'il vient de plus haut. Dans une entreuve qu'il accorda récemment à des représentants de la presse, le Maréchal Foch après avoir hautement complimenté les Anglais de leurs grands succès, ajouta: "Quant aux Américains, vous pouvez dire qu'ils sont d'excellents soldats; on ne peut leur reprocher qu'une chose, c'est d'être trop ardents. Je suis obligé de les contenir. C'est le plus bel éloge que l'on puis-

se faire d'une armée. Tout ce qu'ils veulent est d'avancer et de faire tous leurs efforts pour tuer les Allemands." Il eût pu ajouter: "Ce sont des Chevaliers sans peur et sans reproche."

Aussi quand notre admirable, notre grand Pershing débarqua avec son premier contingent sur le sol français, ce fut un enthousiasme indescriptible. Ce qui s'était passé en 1780, lorque des soldats et des marins français avaient traversé les mers pour venir défendre les libertés américaines, se renouvelait en 1917, alors que l'Amérique venait au secours de la France.

A peine arrivés, chef et soldats avaient su se gagner tous les coeurs. Nous les trouvons le 4 juillet 1917, au cimetière de Picpus, à Paris. Une foule imposante y était assemblée pour rendre, en ce jour anniversaire de notre indépendance, un hommage spécial au grand Lafayette qui y avait pris une si large part. Pershing, dans son discours prononça ces paroles "J'espère qu'ici, sur ce sol de France, et à cette école d'héroïsme français, nos soldats apprendront à se battre et à vaincre pour la liberté du monde." Puis, se tournant vers le tombeau du grand

Français, il dit simplement: "Lafayette nous voici". Aussi comme la France admire cet homme à l'esprit droit, au jugement sûr, aux idées larges, cet homme qui, dans un moment de crise aiguë, a su se dépouiller de tout intérêt, de tout ambition personnelle et mettre son armée à la disposition du Général Foch.

C'était le 29 mars 1918, au front, le Général Pétain, le Président du Conseil, Monsieur Clémenceau, et Monsieur Loucheur étaient présents; simplement et sans ostentation, Pershing leur dit: "Je suis venu vous dire que le peuple américain tiendrait à honneur que nos troupes soient engagées dans la bataille actuelle. Je sollicite cette faveur en mon nom et au nom du peuple américain. Il n'est question, pour le moment, que de se battre. Infanterie, artillerie, aviation, tout ce que nous possédons est vôtre; disposez-en comme il vous plaira. D'autres troupes viendront en aussi grand nombre qu'il sera nécessaire. Je tiens à ajouter que nos soldats seraient fiers de prendre part à la plus grande, à la plus fameuse bataille de l'histoire." Simple éloquence! paroles dignes de celui qui

les a prononcées; un volume n'en dirait pas davantage.

Non moins simple la réponse de Foch à ceux qui s'impatientaient de le voir différer de jour en jour l'ordre d'attaquer: "Attendez, attendez un peu." Qu'attendait-il donc, le grand stratégiste, sinon ces milliers d'Américains dont le nombre augmente de jour en jour.

Voilà plus de trois mois que l'Allemand recule, et bientôt il ne lui restera plus un pouce du terrain si dûrement conquis depuis le 21 mars.

Dans la nuit du 14 au 15 juillet, l'ennemi avait attaqué dans l'espoir d'une surprise, mais il fut déçu, et le 17 au matin, un officier pouvait envoyer le message suivant: "Nous avons rencontré le Boche sur la ligne de résistance. Un dur combat s'est engagé, après quoi le Boche, montrant ses talons, s'est mis à courir, poursuivi par nos troupes jusqu'à la colline en arrière de Givry."

Quand nos soldats s'élancèrent à l'attaque, l'ennemi résista d'abord, mais bientôt les cris de "Kamerad" saluaient les Américains vic-

torieux, qui, atteignant leurs objectifs une heure plus tôt qu'on ne l'avait prévu, combattirent avec une résolution et une ardeur merveilleuses.

Ce n'était pas en vain que le Général Gouraud avait dit dans son ordre du jour du 7 juillet: "Soldats français et américains nous pouvons être attaqués d'un moment à l'autre......Le bombardement sera terrible......l'assaut sera rude......mais dans vos poitrines battent des coeurs de braves et de forts, d'hommes libres! C'est pourquoi votre général vous dit: Cet assaut, vous le briserez et ce sera un beau jour."

Le résultat nous le connaissons: Château-Thierry fut repris aux Allemands, et depuis ce jour les Alliés n'ont cessé de remporter des victoires.

Le soldat américain a toute la confiance de ses chefs; il fait l'admiration du monde entier, et l'Allemand têtu, commence à comprendre à qui il a affaire. L'épée de nos soldats ouvre les yeux de Fritz qui, aveuglé, hypnotisé par le Hohenzollern orgueilleux, n'avait pas prévu l'orage qui vient d'éclater avec tant de fureur, grâce à ces soldats américains dont on lui avait

appris à faire si peu de cas.

Le 12 septembre la ‘‘Première Armée Américaine’’ sous les ordres du général Pershing se couvrit de gloire à Saint-Mihiel, en Lorraine. Le fameux saillant qui menaçait Verdun a été réduit; et en moins de trois jours, la tâche qui leur avait été assignée, était accomplie. Nos soldats ne sont plus qu'à une faible distance des premières défenses de Metz.

Les succès de nos braves ne se sont pas arrêtés là: Au moment d'achever ce modeste récit, je lis, non sans un frémissement de joie, un sentiment d'orgueil bien légitime, qu'hier encore, nos admirables soldats ont remporté une nouvelle victoire.

Mais la victoire définitive, celle qui mettra un terme à l'effusion du sang et nous rendra la paix, viendra bientôt, nous l'espérons, consacrer la justice de notre cause et couronner l'héroïsme de nos soldats.

Prions donc tous, pour l'arrivée de ce jour glorieux de triomphe qui ramènera ces chers, ces braves défenseurs du droit et de la liberté.

Irma Jaubert.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

(Groupe de l'Alliance Française.)

Concours de 1919

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

Les frères Rouquette, poètes louisianais.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er octobre 1919 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne de race blanche résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits en langue française aussi lisiblement que possible, ou dactylographiés sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur

une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé à cette fête et les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 1009 de la Banque Hibernia, Nouvelle-Orléans.

Le secrétaire perpétuel,

LIONEL C. DUREL.